

Chapitre IV

DE LA MÉDITATION À LA CONTEMPLATION

1. La merveilleuse condescendance de Dieu

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons **entendu**, ce que nous avons **vu de nos yeux**, ce que nous avons **contemplé**, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie (...) » (cf. 1 Jn 1, 1). « Le Verbe s'est fait chair » (cf. Jn 1, 14) pour que nous puissions l'entendre et le voir, et ainsi être capables de le contempler. Dans son infinie « condescendance »¹, Dieu s'est adapté à la faiblesse de notre condition humaine et, plus particulièrement, à la faiblesse de notre esprit qui dépend de nos sens. Il a voulu nous parler par des œuvres visibles et a utilisé notre langage humain, sachant bien que nous ne pouvions nous élever à la connaissance des réalités spirituelles qu'à partir des réalités sensibles. Il y a là **une loi d'incarnation** que nous devons respecter et à laquelle nous devons rester fidèles dans notre méditation des saintes Écritures si nous voulons accéder à une véritable contemplation des mystères divins. Autrement dit, puisque Dieu a voulu se révéler à nous par des signes, nous ne devons jamais les mépriser, en faire abstraction comme si leur « matérialité », leur « grossièreté » était un empêchement pour entrer dans l'intelligence spirituelle du mystère de Dieu. La tentation est grande de penser qu'il nous faut dépasser toute forme sensible pour nous élever jusqu'à la contemplation. Et c'est là une tentation d'orgueil².

« Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (cf. Mt 11, 25). Non seulement Dieu a voulu utiliser notre langage humain, mais **Il a nous parlé comme on parle aux petits enfants** pour leur faire comprendre les choses, c'est-à-dire en leur racontant des histoires. La Bible, c'est essentiellement un livre d'histoires³. Dieu n'a pas choisi de nous expliquer les mystères divins par un langage philosophique, subtil et raffiné

¹ « Dans la sainte Écriture, la vérité et la sainteté de Dieu restant toujours sauvées, se manifeste donc la **“condescendance” merveilleuse de la Sagesse éternelle** “pour que nous apprenions l'ineffable bienveillance de Dieu et à quel point aussi, dans ses soins prévenants pour notre nature, il a adapté son langage”. En effet, **les paroles de Dieu**, passant par les langues humaines, **ont pris la ressemblance du langage des hommes**, de même que jadis le Verbe du Père éternel, ayant pris l'infirmité de notre chair, est devenu semblable aux hommes » (*Dei Verbum*, n° 13).

² Comme le souligne sainte Thérèse d'Avila à propos de ceux qui veulent « s'élever » d'eux-mêmes **en laissant de côté l'humanité du Christ** dans leur méditation : « Il y a, semble-t-il, une sorte d'orgueil à vouloir monter plus haut de nous-mêmes, alors que Dieu fait déjà trop, étant donné ce que nous sommes, en nous rapprochant de Lui » (*Vie*, XII, 4).

³ Les évangélistes eux-mêmes ont eu comme premier souci de « composer **un récit des événements** qui se sont accomplis » (cf. Lc 1, 1), et non de vouloir donner un enseignement théologique.

conceptuellement, mais, dans son infinie sagesse, Il s'est servi des choses les plus basses, les plus charnelles, pour nous parler des réalités les plus hautes, les plus spirituelles⁴. Il a voulu, ainsi, nous faire comprendre que nous ne pourrions jamais saisir conceptuellement « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme » (cf. 1 Co 2, 9), ce qui est « infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir » (cf. Ép 3, 20). Il nous a appelés par là même à **l'humilité de l'esprit** : si Dieu nous parle comme à des enfants, écoutons-Le comme des enfants. Faisons-nous petits pour comprendre ce qui est grand.

2. L'objet de la contemplation et l'art de la méditation

Il nous faut comprendre le chemin de la contemplation dans cette perspective-là. Il nous faut d'abord comprendre que la contemplation du « Mystère de Dieu » (cf. Col 2, 3) se réalise non par des réflexions théologiques, mais bien plutôt au travers des événements que la Bible relate, ces **œuvres du salut** qui trouvent leur accomplissement dans **les mystères de la vie du Christ, dans sa personne même**⁵. Connaître les Écritures, c'est « apprendre le Christ » (cf. Ép 4, 20) « pour la connaissance du mystère de Dieu, Christ en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la connaissance » (Col 2, 2-3). D'une certaine manière, c'est toujours le Christ que nous contemplons, c'est Lui, et Lui seul, que nous voulons « savoir » (cf. 1 Co 2, 2) quand nous méditons les saintes Lettres : « Bien plus, désormais je considère tout comme perte à cause de **la supériorité de la connaissance du Christ Jésus** mon Seigneur » (cf. Ph 3, 8). Quand nous lisons l'Écriture, il nous faut toujours

⁴ Selon l'enseignement de saint Thomas d'Aquin : « Denys nous explique encore pourquoi il est préférable que, dans les Écritures, les choses divines nous soient livrées sous la figure des corps les plus vils, plutôt que celle des plus nobles. Il en donne trois raisons. Tout d'abord on écarte ainsi de l'esprit humain un risque d'erreur, **en rendant évident qu'on ne parle pas en propriété de termes des choses divines**, ce qui pourrait être l'objet d'un doute, si ces choses étaient présentées sous la figure des corps les plus nobles, surtout pour les hommes qui n'imaginent rien de plus noble que le monde corporel. En deuxième lieu, cette manière d'agir est plus en rapport avec la connaissance que nous avons de Dieu en cette vie ; car nous savons plutôt de Dieu ce qu'il n'est pas que ce qu'il est ; les similitudes les plus lointaines sont à cet égard les plus proches de la vérité : **elles nous donnent à comprendre que Dieu est au-dessus de tout ce que nous pouvons dire ou penser de lui**. Enfin, par là, les choses divines se trouvent là voilées plus efficacement au regard des indignes » (ST, I, q. 1, a. 9).

⁵ Comme l'a souligné le Concile : « La profonde vérité que cette révélation manifeste, sur Dieu et sur le salut de l'homme, **resplendit pour nous dans le Christ**, qui est à la fois le Médiateur et **la plénitude de toute la révélation** » (...) « par toute sa présence et par la manifestation qu'il fait de lui-même par paroles et œuvres, par signes et miracles, et plus particulièrement par sa mort et sa résurrection (...) » (cf. *Dei Verbum*, n° 2 et 4). Les parties plus spéculatives, plus théologiques de l'Écriture – comme les épîtres de Paul – sont là pour nous aider à entrer dans l'intelligence du mystère, elles ne nous dispensent pas de **revenir aux événements eux-mêmes**, de les méditer, même s'ils ne nous parlent pas d'une manière aussi immédiate. En réalité, nous pouvons mieux le comprendre ici, il y a un ordre dans les livres de la Bible : il y a une supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien puisque c'est dans le Nouveau que la révélation parvient à son achèvement, et à l'intérieur du Nouveau Testament, « les Évangiles possèdent une supériorité méritée » (cf. *Dei Verbum*, n° 18) parce que la révélation trouve dans le Christ son sommet.

garder Jésus présent à notre esprit et à notre cœur : Il pourra alors nous l'expliquer comme aux pèlerins d'Emmaüs⁶.

Contempler, c'est voir l'Invisible avec les yeux de la foi, avec une intelligence du cœur illuminée par l'amour⁷. La contemplation est l'œuvre de l'Esprit de Vérité et non la nôtre. Nous ne pouvons que nous y disposer par la méditation. L'art de méditer, c'est l'art d'**épouser la pédagogie de Dieu**, de L'écouter en respectant sa manière de parler. Dieu s'est abaissé en nous parlant, il faut nous abaisser avec Lui. Dieu nous a parlé pauvrement, il faut l'écouter pauvrement. Il nous a dit des choses simples, il faut les écouter simplement. Il ne nous a pas communiqué de sublimes idées « spirituelles », mais il nous a donné des figures terrestres, sensibles, à garder dans notre cœur comme autant de « trésors cachés » (cf. Col 2, 3). Si nous voulons entrer dans la contemplation, il nous faut **mortifier « la convoitise des yeux »** (cf. 1 Jn 2, 16), notre besoin de posséder des idées. Il y a un certain dépouillement intellectuel à ce niveau-là au sens d'une pauvreté en esprit, d'un détachement⁸. Dieu cherche des intelligences vierges disponibles à sa parole. Si nous ne mortifions pas notre cupidité intellectuelle, nous céderons d'une manière ou d'une autre à « l'interprétation personnelle » qui revient, en réalité, à **remplacer les signes de Dieu par nos propres signes sous prétexte de « sens spirituel »**, en projetant sur le texte sacré nos connaissances théologiques⁹. C'est notre manque de foi, d'espérance et d'amour qui fait que nous ne savons pas attendre le dévoilement véritable que l'Esprit Saint peut seul opérer.

⁶ Il y a certes dans les Écritures des passages qui ne « concernent » pas directement le Mystère du Christ au sens où ils n'en contiennent pas la figure. Notamment dans l'Ancien Testament, il y a beaucoup d'**écrits de sagesse** qui expriment essentiellement un regard sur les réalités concrètes de la vie dans la lumière de Dieu. Ils constituent surtout un **enseignement moral**, comme en aval de la révélation, un enseignement qui ne peut être pleinement compris que dans la lumière du Christ.

⁷ Comme l'a souligné Jean-Paul II dans une audience du 27 février 1998 aux évêques de New-York : « **Seul l'amour** qui jaillit d'un cœur pur, d'une conscience droite et d'une foi sincère (cf. 1 Tm 3, 5) **nous permet de comprendre le langage de Dieu qui est Amour** (cf. 1 Jn 4, 8) » (O.R.L.F. n° 11, 17 mars 1998).

⁸ En réalité, préférer les pauvres signes de Dieu, humainement incompréhensibles, à ce que nous sommes capables de penser par nous-mêmes selon la science des hommes, c'est en réalité une profonde conversion de notre cœur et de notre esprit comme saint Jérôme et saint Augustin en ont fait l'expérience. Benoît XV le relève dans son encyclique *Spiritus Paraclitus* : « Il (saint Jérôme) devait encore d'ailleurs, après avoir écarté ces obstacles, disposer son esprit à acquérir la science de Jésus Christ et à se revêtir de celui qui est “doux et humble de cœur”. Il avait, en effet, éprouvé les mêmes répugnances qu'Augustin avouait avoir ressenties lui-même lorsqu'il entreprenait l'étude des saintes Lettres. Après s'être plongé, durant sa jeunesse, dans la lecture de Cicéron et d'autres auteurs profanes, Augustin voulut reporter son esprit vers la sainte Écriture : “Elle me parut, écrit-il, indigne d'être comparée aux beautés cicéroniennes. **Mon emphase avait horreur de sa simplicité**, et mon intelligence n'en pénétrait pas la moelle : **on la pénètre d'autant mieux qu'on se fait plus petit**, mais je répugnais à me faire tout petit, et l'enflure de ma suffisance me grandissait à mes propres yeux” (Confessions III, 5). Comme Augustin, Jérôme goûtait à ce point la littérature profane jusqu'au fond de sa solitude que **la pauvreté du style des Écritures l'empêchait encore de reconnaître en elles le Christ dans son humilité** ».

⁹ On risque ainsi de présenter des « significations métaphoriques des choses ou des faits » qui sont, en réalité, des « accommodations subjectives, arbitraires, cherchées trop loin, qui sont non un usage mais un abus de la parole de Dieu » selon les avertissements vigoureux de Pie XII. En faisant ainsi parler nous-mêmes les saintes Lettres, nous les empêchons de nous parler elles-mêmes.

3. Voir l'Invisible au travers du visible

Comprenons-le bien, ce dévoilement ne s'opère pas à la manière d'un simple déchiffrement. Dieu ne nous demande pas d'abord de chercher la signification cachée de tel ou tel mot¹⁰, mais de nous ouvrir à **la révélation du mystère contenu** dans les œuvres, les événements historiques narrés dans l'Écriture. En rester au niveau d'un pur déchiffrement des mots nous ferait seulement passer d'un signe concret, « incarné », à un signe plus abstrait sans pour autant voir la réalité divine, contempler le mystère¹¹. En réalité, il nous faut laisser l'Esprit Saint se servir des passages clairs (qui sont essentiellement dans le Nouveau Testament) pour éclairer les passages figurés, plus obscurs (qui sont essentiellement dans l'Ancien Testament), sans pour autant remplacer l'un par l'autre puisqu'ils ont chacun leur utilité propre¹². Il ne s'agit pas tant de l'explication intellectuelle d'un signe par l'autre que de **la rencontre de deux signes qui, superposés, laissent davantage voir le mystère** qu'ils contiennent l'un et l'autre selon deux modes différents. Il est essentiel, si nous voulons parvenir à la contemplation, de ne pas nous arrêter à des explications intellectuelles nous donnant l'illusion de comprendre ce qui demeure un mystère, mais de laisser finalement les signes que Dieu a choisis parler à notre cœur avec **leur force propre**¹³.

Autrement dit, après avoir médité un événement de l'histoire du salut ou de la vie du Christ en l'éclairant par d'autres passages, il nous faut revenir à la simplicité des signes de Dieu sans nous complaire dans nos belles réflexions ou explications théologiques. Prendre le temps de les « entendre », de les « voir », de les « toucher » (cf. 1 Jn 1, 1). Le signe sensible est, en fait, plus proche du divin que nos pensées élevées, nos concepts abstraits¹⁴. Le secret de la contemplation consiste précisément à goûter « le parfum infini et la douceur infinie de la divinité »¹⁵ au travers du terrestre, de la figure

¹⁰ Sauf quand nous avons affaire à un langage proprement métaphorique cher aux peuples d'Orient.

¹¹ Par exemple si je conçois que l'armée de Pharaon représente nos péchés qui nous poursuivent, ce n'est pour autant que j'entre dans la contemplation du mystère contenu dans l'événement de la traversée de la mer Rouge.

¹² En réalité, d'une manière étonnante, ils s'éclairent l'un l'autre comme l'a rappelé le Concile : « Inspirateur et auteur des livres de l'un et l'autre Testament, Dieu les a en effet sagement disposés de telle sorte que le Nouveau soit caché dans l'Ancien et que, dans le Nouveau, l'Ancien soit dévoilé. Car (...) les livres de l'Ancien Testament, intégralement repris dans le message évangélique, atteignent et montrent leur complète signification dans le Nouveau Testament (cf. Mt 5, 17; Lc 24, 27; Rm 16, 25-26) ; 2 Co 3, 14-16), **auquel ils apportent en retour lumière et explication** » (*Dei Verbum*, n° 16).

¹³ Comme l'a rappelé Pie XII : « La parole de Dieu (...) n'a pas besoin de colifichets, ni d'ornements humains pour émouvoir les esprits. Les pages sacrées, en effet, abondent par elles-mêmes de sens propre ; douées de vertu divine, **elles valent par elles-mêmes**, ornées d'une beauté qui vient d'en haut, elles brillent et resplendent par elles-mêmes (...) » (Encyclique *Divino afflante spiritu*).

¹⁴ Une icône représentant une scène évangélique peut ainsi favoriser davantage la contemplation que la lecture de beaucoup de commentaires.

¹⁵ Pour reprendre l'expression de saint Ignace citée par la Congrégation pour la doctrine de la foi dans sa lettre *Quelques aspects de la méditation chrétienne* (n° 20) : « Lorsque Jésus déclare : “Qui m'a vu a vu le Père” (Jn 14, 9), il n'entend pas simplement la vision et la connaissance extérieure de sa figure humaine (“la chair ne sert de rien” Jn 6, 3). Ce qu'il entend est plutôt une vision rendue possible grâce à la foi : **voir, à travers la manifestation sensible de Jésus**, ce que comme Verbe incarné il veut vraiment nous montrer de Dieu (“C'est l'esprit qui vivifie (...), les paroles que je vous ai dites sont esprit, et elles sont vie”, *ibid.*). Dans ce voir, il ne s'agit pas de l'abstraction purement humaine (*ab-*

humaine, sensible, et à « **voir l'Invisible** » (cf. He 11, 27) **au travers du visible** avec « les yeux de notre cœur » (cf. Ép 1, 18), sans laisser notre esprit s'encombrer de nos propres pensées « spirituelles ». C'est là le propre d'une contemplation chrétienne qui se déploie à partir d'une révélation « palpable », de l'incarnation de Dieu dans notre histoire. Il s'agit **ni de s'arrêter aux signes, ni de vouloir les dépasser**, en faire abstraction¹⁶ : il s'agit de voir à travers eux – et non par le prisme de nos idées – le Mystère de Dieu, sachant que Celui-ci préfère se servir des réalités terrestres pour nous faire connaître les réalités divines. Il faut donc pour cela revenir humblement au signe qui a commencé à toucher notre cœur et à celui-là seulement. Il faut le garder présent à notre esprit et à notre cœur, sans tension, pour laisser le mystère se dévoiler à travers lui. Le mystère divin est infiniment au-delà de toute représentation et pourtant, c'est bien au travers du signe qu'il veut se laisser contempler.

Il arrive un moment où, selon le degré de pureté de notre cœur, il n'est plus besoin de l'effort de méditation, où il n'est même plus besoin de penser au signe : notre esprit est **mis en contact avec le mystère** d'une manière insaisissable. Il trouve là secrètement la nourriture dont il a besoin, une nourriture proprement spirituelle qui le fortifie dans sa foi, son espérance et sa charité. Il peut boire le « lait pur de la Parole » (cf. 1 P 2, 2) « comme un petit enfant contre sa mère, l'âme égale et silencieuse » (cf. Ps 130). C'est l'heure du silence intérieur, d'un silence chargé de la présence de Dieu qui se communique lui-même à l'âme, bien différent d'un « vide mental » que nous aurions construit artificiellement en suspendant de nous-mêmes l'usage de nos facultés¹⁷.

stractio) de la figure en qui Dieu s'est révélé, mais de **saisir la réalité divine dans la figure humaine de Jésus, de saisir sa dimension divine et éternelle dans sa temporalité**. Comme le dit saint Ignace dans les *Exercices spirituels*, nous devrions essayer de saisir “le parfum infini et la douceur infinie de la divinité” (n° 124) en partant de la vérité révélée finie par laquelle nous avons commencé ».

¹⁶ À l'inverse des méthodes de méditation inspirées par la fausse gnose à propos desquelles la Congrégation pour la doctrine de la foi écrit : « La méditation chrétienne orante cherche à cueillir dans les œuvres salvifiques de Dieu en Jésus Christ, Verbe incarné, et dans le don de son Esprit, la profondeur divine qui s'y révèle toujours à travers la dimension humaine et terrestre. Dans de semblables méthodes de méditation, au contraire, même lorsque l'on part des paroles et des œuvres de Jésus, **on cherche à faire abstraction le plus possible de ce qui est terrestre, sensible** et conceptuellement limité pour s'élever ou s'immerger dans la sphère du divin qui n'est en tant que telle ni terrestre, ni sensible, ni conceptualisable. Déjà présente dans la religiosité grecque tardive (surtout celle du “néo-platonisme”), cette tendance se rencontre au fond dans l'inspiration religieuse de nombreux peuples, aussitôt qu'ils ont reconnu le caractère précaire de leurs représentations du divin et de leurs tentatives de s'en approcher » (*Quelques aspects de la méditation chrétienne*, n° 11).

¹⁷ « Dans la théologie mystique (...), l'entendement cesse d'agir, car Dieu le suspend (...). Prétendre ou penser à le suspendre nous-mêmes, voilà ce que je demande de ne point faire... » (Sainte Thérèse, *Vie*, XII, 5).